***Le Rouge et le Noir*, Stendhal :**

**Étude littéraire des chapitres 1 à 3.**

Si à l’instar de Thibaudet, on considère aujourd’hui le roman comme « le genre triomphateur du XIXe siècle », il n’empêche que les contemporains de Stendhal, tout comme leur prédécesseur du XVIIIe siècle, répugne à reconnaître pour roman le texte qu’ils présentent au lecteur. Le genre n’est donc pas fixé au moment où paraît *Le Rouge et le Noir* en 1830, mais il abandonne de plus en plus les facilités du romanesque pour se tourner vers la représentation vraisemblable de la vie réelle. C’est ainsi que Stendhal donne comme sous-titre à son œuvre « Chronique du XIXe siècle », l’inscrivant ainsi dans un rapport étroit avec l’Histoire et par conséquent avec le réel. L’auteur refuse ainsi la dénomination de roman et insiste sur la « relation de l’œuvre et du monde extérieur » (R. Crouzet). Les 3 premiers chapitres du livre I entrainent donc le lecteur à la découverte d’une ville de province, Verrières, et de son fonctionnement à travers les figures du maire, M. de Rênal, et du curé, Chélan. Le politique et le religieux prennent donc place dans un cadre minutieusement décrit qui fait davantage penser à un récit de voyage qu’à l’incipit d’un roman. Toutefois, si les événements semblent vraisemblables et présentés dans l’ordre chronologique, la fiction n’est jamais loin. D’emblée, l’instance narratrice se fait sentir tandis que le personnage du maire apparait de manière récurrente dans chacun des chapitres. Sa promenade et son dialogue avec son épouse, Mme de Rênal, occupent une part croissante dans le texte si bien que même si à la fin du chapitre 3 aucune intrigue ne semble réellement amorcée et aucun personnage n’occupe vraiment le devant de la scène, tous les éléments sont toutefois mis en place pour l’arrivée du personnage principal au chapitre 4, Julien Sorel. Rien d’aléatoire dans ces 3 chapitres qui amènent le lecteur à reconsidérer le sous-titre « Chronique de 1830 ».

**Problématique :**

Nous étudierons comment au « seuil » de l’œuvre les trois premiers chapitres maintiennent une tension entre l’effet de réel et l’installation de l’illusion romanesque.

**Annonce du plan :**

Tout d’abord, nous montrerons comment ces trois premiers chapitres prennent l’apparence de l’incipit informatif d’une chronique, puis nous verrons qu’au-delà de l’apparente objectivité se cache une satire de la province si bien qu’en définitive nous mettrons en évidence la façon dont cet incipit, bien qu’il retarde la présentation du personnage principal, permet au lecteur d’entrer dans la fiction.

# Les trois premiers chapitres de l’œuvre prennent l’apparence de l’incipit informatif d’une chronique :

**1.1. Un fort ancrage référentiel :**

Ces trois premiers chapitres mettent en place un pacte de lecture qui met en relief les liens avec la réalité.

En effet, le sous-titre « Chronique de 1830 » ainsi que l’épigraphe inaugurale de Danton « La vérité, l’âpre vérité » invitent le lecteur à lire le texte comme de l’Histoire. Par conséquent, les faits sont supposés vrais et présentés tels quels. L’adjectif « âpre » qui signifie qui présente des aspérités, qui a une rudesse désagréable, pénible suggèrent que l’œuvre va constituer un « miroir » de la société même dans ses aspects les plus désagréables. Aucun embellissement ne transformera la vérité.

De plus, chaque chapitre est introduit par une épigraphe attribuée à un homme réel, célèbre. Hobbes, un philosophe anglais, Barnave, un révolutionnaire, Fleury, un abbé. Il s’agit certes de références intertextuelles, mais elles font également référence à la réalité, à des hommes réels dont la notoriété est connue du lecteur. De plus, ces hommes entretiennent un lien étroit avec l’Histoire et deux d’entre eux (Fleury et Barnavel) sont peu conformistes.

L’époque et son contexte politique sont fortement présents au seuil de l’œuvre non seulement avec le sous-titre, « Chronique de 1830 », mais aussi avec la présentation de la ville et de son histoire qui sont l’occasion de précises références historiques. Ainsi à la page 46, l’évocation des toiles de Mulhouse renvoie aux toiles peintes importées par la Compagnie française des Indes au XVIIe et XVIIIe siècles. Il est également question de la chute de Napoléon avec la mention du désastre de la Bérézina en Russie en 1812. La réfection des façades de Verrières est quant à elle expliquée par la libération des contraintes dictatoriales et une indépendance de la bourgeoisie des petites villes précédemment astreintes à l’autorité tyrannique par la chute de Napoléon. La présentation des personnages se fait également en fonction de l’Histoire. A la page 47, l’histoire et la généalogie du maire sont l’occasion de mettre en place le cadre politique : « Depuis 1815 il rougit d’être industriel : 1815 l’a fait maire de Verrières ». M. de Rênal a donc été fait maire par le parti ultra qui ne voit pas d’un bon œil l’industrie. On trouve également des références à des événements politiques comme à la page 48 « les élections de 182… ». Les points de suspension mettent en relief le souci d’exactitude du narrateur. Il ne pallie pas les manques d’information par des inventions. A la page 51, le « vieux chirurgien-major » a appartenu à « l’armée d’Italie » tandis que M. le maire voit en lui un « jacobin et bonapartiste ». L’histoire et la politique sont évoquées dans le texte à la fois dans les circonstances de surface, mais aussi dans la construction des personnages.

Un fort ancrage référentiel caractérise aussi le lieu.

L’action est d’emblée localisée, ancrée dans le réel à l’aide de toponymes comme « Verrières », « Franche-Comté ». L’emplacement géographique de la ville est développé au 2e paragraphe de la page 45 avec la mention du « Jura », du « Verra », «du « Doubs » ou encore à la page 46 avec « les montagnes qui séparent la France de l’Helvétie » et la « Bourgogne » à la page 47. Autant de mots qui renvoient à des référents dans l’esprit du lecteur qui a tout lieu de croire à l’existence de cette « petite ville » de province et qui peut même penser réussir à la localiser sur une carte.

L’origine de certains personnages est également mentionnée comme à la page 51 « ce jeune ecclésiastique fut envoyée de Besançon » au sujet du vicaire Maslon ou à la page 54 « M. Appert, qui de Paris ».

Tout comme pour l’époque, l’illusion référentielle est créée par une localisation précise de l’action, mais aussi par la provenance, l’origine géographique des personnages. Verrières est localisée et ses liens avec le reste de la France sont mis en relief.

Des hommes réels sont également présents dans le texte.

Les épigraphes peuvent certes être considérées comme de simples hommages, mais on trouve des références à de grandes figures telles que « Napoléon » et des hommes réels constituent de véritables acteurs du récit. C’est le cas de M. Appert.

« Il est en effet attesté queBenjamin Appert(1797-1873) est l’une des figures, si ce n’est la plus marquante, du moins la plus atypique dela philanthropie du XIXe siècle**,** non seulement en France mais aussi en Europe. De religion protestante, il lui est reproché de se livrer à des opérations suspectes : visites des prisons sans ordres de mission, distributions de Bibles jugées « hérétiques ». Son rayonnement a connu différentes péripéties avant la publication de notre roman. Du 14 juin 1819 au 30 juillet 1822**,**Benjamin Appert enseigne à Paris, au pénitencier militaire de Montaigu**.** Soupçonné de complicité dans l’évasion de deux détenus, il est destitué et emprisonné pour trois mois à la prison de la Force**.** Cette expérience lui fait dire : « Pour bien connaître les abus et les vexations qui augmentent le malheur des prisonniers, il faut avoir habité soi-même ces lieux de douleur et d’ennui ». Un dossier conservé aux Archives nationales (cote F 16-525) réunit toute unecorrespondance échangée au cours de l’année 1826 entre les préfets des départements de la Meuse, de la Meurthe, **du Jura**, des Vosges, de la Côte d’Or et le ministère de l’Intérieur**,** courriers desquels il ressort que Benjamin Appert était déclaré **persona non grata** dans les prisons, hospices et établissements publics du Royaume de France qu’il visitait au point que les journaux l’appelait « l’ami des bagnards » dont il dénonçait les emprisonnements iniques et surtout les conditions déplorables de détention. ». [EXPLICATION DE TEXTE : fin du chapitre 2 de *Le Rouge et le Noir* de STENDHAL de Eliane Baradel]

La présence du narrateur qui se met en scène dans le récit et dans le décor de Verrières contribue à cet effet de réel : p. 50 « quoiqu’il soit ultra et moi libéral, je l’en loue ».

Personnages réels et fictifs se mêlent si bien que le lecteur a tout lieu de penser que M. et Mme de Rênal, le vicaire Maslon, Sorel ou encore le curé Chélan ont existé au même titre que Appert et le narrateur.

Le lecteur tiendrait entre les mains la chronique d’un voyageur ou d’un habitant de la petite ville de Verrières. Tel est le pacte de lecture qui se met en place.

**1.2. Des informations présentées dans l’ordre de leur succession, sans organisation :**

A priori, le récit adopte l’ordre de la chronique. Les informations et les événements sont présentés dans l’ordre de leur succession.

C’est ainsi que le texte adopte les caractéristiques d’un récit de voyage. Le lecteur associé au parcours d’un voyageur, entre dans Verrières et découvre la ville et ses habitants. L’ordre adopté est donc celui du déplacement dans l’espace et les découvertes et les rencontres sont présentées comme le fruit du hasard. Les deux premiers chapitres invitent le lecteur à passer de l’inconnu « une ville », « un maire » au connu » Verrières », « M. de Rênal ». Le 1er chapitre adopte le regard d’un voyageur : le lecteur, tel un voyageur étranger, va d’abord saisir la ville dans son ensemble avant d’y pénétrer. Les deux premiers paragraphes au présent gnomique décrivent l’emplacement géographique de la ville et son activité économique. A partir du 3e paragraphe (p. 46), l’entrée dans la ville et sa scierie sont décrites. Une rencontre avec le maire, présentée comme le fruit du hasard – « pour peu que », « il y a cent à parier », p. 46 – est alors l’occasion pour le narrateur de dresser un premier portrait du personnage. De même, la poursuite de la découverte de la ville est présentée comme une éventualité : p. 47 «  Si celui-ci continue sa promenade ». C’est alors seulement que la description de la maison du maire est faite. Les explications quant à la réussite de M. de Rênal sont attribuées à d’éventuelles conversations que le voyageur ne manquera pas d’avoir dans une telle ville de province : « on lui apprend que » (p. 47). De même, les explications quant aux tractations entre le père Sorel et le maire sont présentées comme la conséquence de l’observation des murs et les deux derniers paragraphes, une explication sur les usages de la province dont le voyageur-lecteur vient juste d’avoir un aperçu. Le déplacement spatial semble donc ordonné les informations. Cette organisation linéaire se retrouve dans le 2e chapitre. Comme le premier chapitre a donné lieu à la rencontre avec un personnage clef de la ville, le 2e chapitre se propose de présenter la fonction politique de cet homme. On quitte donc l’observation des lieux pour davantage s’intéresser à l’un des habitants et plus particulièrement à sa politique de gestion de la ville, le thème du mur servant de lien entre les deux chapitres. C’est donc une nouvelle fois la contemplation d’un aspect de la ville, placée dans les hauteurs, qui donne lieu à une explication, les tractations pour aménager la promenade de Verrières. La beauté du lieu est alors célébrée par le narrateur qui en vient à formuler une restriction, la taille des platanes. C’est alors que les explications sur les fruits de cette coupe sont expliquées. Le rôle du vicaire Maslon est l’occasion d’informer le lecteur quant au motif de sa venue à Verrières et de présenter l’abbé Chélan. Tout comme dans le premier chapitre, le narrateur se livre alors à des explications sur les coutumes des habitants et leur goût pour l’argent. Mais cette fois le chapitre ne s’achève pas. Le lecteur reste sur la promenade du Cours de la fidélité et découvre la famille Rénal au complet, discutant de l’arrivée d’un homme de Paris qui doit contrôler la gestion du bien des pauvres. Mais le narrateur interrompt bien vite ce dialogue aux allures romanesques pour justifier sa présence au sein d’un projet plus didactique : « Mais, quoique je veuille vous parler de la province pendant deux cents pages, je n’aurai pas la barbarie de vous faire subir la longueur et les ménagements savants d’un dialogue de province » (p. 52). Quant au chapitre 3, il est présenté comme une explication comme l’indique la tournure impersonnelle « Il faut savoir que ». Sont alors relatées l’arrivée de M. Appart de Paris chez le curé Chélan, leur visite au dépôt de mendicité, l’opposition du geôlier qui redoute de perdre son poste s’il ne respecte pas les ordres, la formulation des rumeurs sur les biens de Chélan, la visite de M. Vallenod et M. de Rênal chez le curé qui s’apprête à être congédié. Enfin le chapitre s’achève sur la reprise de la conversation entre les Rênal sur la promenade, conversation commencée à la fin du chapitre 2.

Ces trois premiers chapitres permettent donc de guider le lecteur-voyageur dans la découverte de la petite ville de Verrières et de ses habitants. L’observation d’un élément de la ville – platane, mur de soutènement,- est l’occasion d’explications sur les pratiques et la politique de la ville.

Toutefois derrière cette apparente « rhapsodie » (Stendhal, *Correspondances*, 21 janvier 1831) se cache une organisation.

**1.3. Au-delà du visible / Une remise en question de l’organisation linéaire d’une chronique :**

Si ces trois premiers chapitres exhibent une visée informative et si le narrateur semble ordonner son texte en fonction du déplacement spatial d’un voyageur et le hasard des rencontres, une forte visée didactique se dégage du début du *Rouge et le Noir*. La chronique, genre revendiqué par l’auteur au début de son texte est un simple enregistrement des faits. Or, chacun des paragraphes obéit à une construction synthétique.

Ainsi les chapitres 1 et 2 sont essentiellement constitués d’une présentation de la ville de Verrières ou de son maire (chapitre 2), toutefois ils donnent lieu à une réflexion plus générale sur la province et les mœurs de ses habitants. Par exemple, les deux derniers paragraphes du chapitre 1 nomme l’attitude des habitants de Verrières et le généralise à toutes les villes de Province : « despotisme ; c’est à cause de ce vilain mot que le séjour des petites villes est insupportable » (p. 49). Le pluriel se retrouve dans la dernière phrase du chapitre avec « les petites villes de France ». Autre exemple, la taille des platanes révèle l’appas du gain qui caractérise les habitants de la ville. Verrières est donc le point de départ d’une étude plus large de la vie de province, projet révélé au chapitre 2, page 32, par le narrateur « je veuille vous parler de la province pendant deux cents pages ». L’auteur-narrateur aurait donc pour objectif de proposer une peinture presque ethnographique de la province. Les indéfinis des chapitres 1 et 2 ont alors un caractère généralisant et ce qui se présentait comme une chronique de la ville de Verrières apparaît de plus en plus comme un traité didactique supposé expliquer au lecteur les rouages des villes de province. Chaque chapitre aborde alors un domaine : le lieu (géographie, histoire, économie), la politique, les pauvres et la religion. La démarche serait inductive : de l’exemple, du cas particulier de Verrières vers la province.

Un autre principe d’organisation est à l’œuvre dans ses pages. Le narrateur se tient aux côtés du lecteur pour lui révéler ce qui se cache derrière les apparences. Le lecteur-voyageur est invité à aller du visible vers l’invisible, du paraître à l’être et même si le narrateur présent semble être un habitant de Verrières, son regard est distant. Il se met à part. Au chapitre 2, alors que l’attention du lecteur se porte sur les platanes et leur apparence, le narrateur explique les intérêts personnels qui motivent cette taille des arbres. Alors qu’à la page 5o la rêverie lyrique du narrateur nous entraine avec leur pousse « rapide », la « belle verdure », à la page 51 les motivations du jardinier sont révélées. L’imparfait de la page 52 « qui vous semblait si jolie » révèle l’erreur initiale du lecteur. Les apparences sont trompeuses, c’est ce que révèle le « d’abord » : « L’étranger (…) s’imagine d’abord que ses habitants sont sensibles au beau ». Seul compte le revenu, c’est la réalité cachée que nous révèle le narrateur.

Le narrateur cherche donc à éduquer son lecteur. Il nous amène à regarder au-delà des apparences. Si la visée didactique peut ne pas être complètement absente des chroniques, l’ordre adopté dans ce début de récit du *Rouge et le Noir* obéit à un principe d’organisation et pas simplement à une succession de faits. Le lecteur est donc amené à reconsidérer le sous-titre de l’œuvre - « Chronique de 1830 »-, à aller au-delà des apparences. En nous révélant le dessous des cartes, le narrateur se livre à une dure satire de la province.

# Une satire de la province :

En effet, ces trois premiers chapitres proposent d’emblée une peinture mordante de la province.

**2.1. Un regard subjectif :**

Le narrateur semble feindre l’objectivité et la rigueur scientifique en proposant une présentation géographique et historique de la ville. Pourtant, sa subjectivité est visible et ce dès la première phrase du texte : « La petite ville de Verrières peut passer pour l’une des plus jolies de la Franche-Comté ». Si le modalisateur pouvoir permet au narrateur de rendre compte avec fidélité d’un point de vue sur la petite ville, il manifeste également la prise de distance qui est la sienne. Il se tient à l’écart de ce jugement esthétique. Le lecteur ne sait si le narrateur adhère à cette opinion ou non et par conséquent, il ne sait pas si elle est valable. A la page 52, le narrateur prend définitivement ses distances avec ce point de vue puisqu’il l’attribue au lecteur et l’invalide « cette petite ville qui vous semblait si jolie ». De même, les informations que l’on pourrait qualifier de seconde main sont présentées come telles. Le narrateur semble prendre soin de distinguer les informations fiables de celles qui ne sont pas vérifiables. La généalogie de M. de Rênal est ainsi présentée par le biais de l’opinion publique : « Sa famille, dit-on, est espagnole, antique, et, à ce qu’on prétend, établie dans le pays bien avant la conquête de Louis XIV ». Ce souci d’exactitude place les origines de M. de Rênal sous le sceau de l’incertitude, des rumeurs et remet en question le prestige de sa maison. De même, l’italique signale l’idiolecte de Verrières et le souci presque ethnologique du narrateur. Si l’effet de réel s’en trouve renforcé, la mise en relief de ce parler provincial peut également s’interpréter comme une mise à distance de la part du narrateur qui, même s’il semble vivre dans la ville, ne partage pas ce langage. A la page 46, l’italique correspondrait à l’accent de la ville « on lui répond avec un accent trainard : eh ! Elle est à M. le maire » tandis qu’à la page 53, il a presque une fonction de discours rapporté « déverser », « nous empêche de faire le bien ». Si à chaque fois, la distance est établie par le narrateur et si ses précautions pourraient être le reflet d’une démarche scientifique et d’un souci d’objectivité, elles révèlent également la distance du narrateur par rapport à cette ville, ses habitants et leurs usages.

Son point de vue est d’ailleurs explicite dans certains passages. Le chapitre 1 se termine par un véritable blâme du comportement « des gens sages et modérés qui distribuent la considération en Franche-Comté ». Non seulement le mot despotisme est condamné – « ce vilain mot »-, mais il contamine « le séjour des petites villes » et le rend « insupportable ». La condamnation du narrateur est sans appel. Un nouveau blâme portant sur le goût « du revenu » des habitants est développé dans le chapitre 2. La concession « on ne peut pas nier qu’ils n’en [la beauté] fassent grand cas » sert de pivot à une violente antithèse : l’esthétique sert à attirer les touristes et l’argent.

Si l’identité du narrateur reste indéterminé – un voyageur ? un habitant ?- son regard critique est quant à lui visible et il en vient même à expliciter la visée satirique de son récit à la page 52 : « Mais, quoique je veuille vous parler de la province pendant deux cents pages, je n’aurai pas la barbarie de vous faire subir la longueur et les ménagements savants d’un dialogue de province ».

Si au premier abord, le narrateur semble soucieux d’une certaine objectivité, très vite, la subjectivité de son regard transparait et la découverte de la ville constitue une satire.

**2.2. Les armes de la satire :**

Si le narrateur prend ses distances avec la province et ses habitants, il crée au contraire une connivence avec son lecteur afin de l’amener à adopter son point de vue. Dès la page 46, le lecteur est inscrit dans le texte : « on », « le voyageur s’arrête ». Le présent gnomique permet aussi d’établir une simultanéité entre le temps de la narration, le temps des événements et le temps de la lecture. Le lecteur suit donc le narrateur dans sa déambulation. Cette connivence n’est pas seulement énonciative, elle est aussi explicative. Le narrateur est un guide qui s’efforce d’établir une connivence culturelle et intellectuelle avec son lecteur. L’interpellation de la page 48 « Ne vous attendez point à …) » suppose que le lecteur ait au moins une connaissance visuelle de ces grandes villes. Quant à la page 47, elle dessine l’image d’un lecteur parisien puisque le narrateur omniscient valorise le regard de cet étranger et révèle le contenu de ses réflexions au lecteur : « Mais bientôt le voyageur parisien est choqué d’un certain air de contentement de soi (…) ». Le narrateur se fait le guide, voire le mentor du lecteur et si le « on lui apprend que » de la page 47 peut apparaître comme une forme de discours indirect d’un habitant de Verrières, le lecteur n’est pas dupe et identifie le « on » comme le narrateur. Au fil du texte, le lecteur adopte donc le point de vue du narrateur sur la ville de Verrières.

Cette complicité entre le lecteur et le narrateur atteint son paroxysme avec l’ironie, cette dernière nécessitant la collaboration du destinataire. A la page 48, le détournement du « ruisseau public » est l’occasion pour le narrateur de se moquer de l’orgueil de M. le Maire. L’italique du mot « public » montre combien ce ruisseau n’a plus rien de collectif. Il est soumis au bon vouloir et aux intérêts de M. de Rênal. On pourrait presque y lire un abus de bien public d’autant plus que son détournement est lié à l’influence de M. de Rênal. Or, le mot « crédit » est ici polysémique. Si M. de Rênal a eu besoin d’acheter un paysan de sa ville pour parvenir à ses fins, il est peu probable qu’il ait plus d’influence à la capitale. Le crédit peut non seulement désigner de l’argent – M. de Rênal aurait payé des responsables parisiens – ou bien un échange de procédés véreux, la chute laissant imaginer quelque tractation politique, quelque corruption : « cette grâce lui vint après les élections de 182… ». Le lecteur doit donc lire entre les lignes.

L’ironie est visible à travers les épigraphes des chapitres. Alors que la citation de Barnave au chapitre 2 fait un contre-éloge de l’importance, de la considération, le chapitre constitue une illustration de cet adage puisqu’on y voit M. de Rênal prêt à tout pour montrer son pouvoir, son influence aux habitants de Verrières. De même, le chapitre 3 est un contre-exemple de l’épigraphe de Fleury ce qui souligne la bêtise de Vallenod et Rênal. Le narrateur s’amuse à stigmatiser les us et coutumes de Verrières.

**2.3. Les cibles de la satire :**

En définitive, ces trois chapitres proposent au lecteur une galerie de portraits ridicules, chacun des personnages et chacune des situations servant d’illustrations à une critique de la vie de province.

Le personnage du maire sert de fil conducteur à cette satire. Dès sa première apparition, il est le stéréotype de la suffisance et du bourgeois tel que Henri Monnier le caricature en 1830 dans ses *Scènes de province*. Alors que les cheveux « grisonnants » pourraient renvoyer à la respectabilité de l’âge, le costume gris en fait un être de demi-teinte, à la fois sans couleur, mais aussi corrompu. Ses éventuels exploits sont tus tandis que ses récompenses sont mises en avant « Il est chevalier de plusieurs ordres » d’où un goût pour l’ostentation. Le regard lucide du parisien range définitivement le maire dans la catégorie des hommes bornés, avides d’argent et stupides. Le présentatif final « Tel est le maire de Verrières » semble régler son sort à cette figure. Pourtant, la présentation du maire se poursuit et chacune des étapes conforte voire surenchérit les défauts de ce portrait initial. La maison est l’occasion de confirmer son goût pour l’argent et les manigances politiques, les murs sont de mauvais goût. Ses démarches auprès du père Sorel révèlent son orgueil et sa bêtise. L’ensemble du chapitre 2 illustre sa bêtise et sa fierté dans sa fonction de maire tandis que la fin du chapitre 2 et le chapitre 3 laissent entrevoir un détournement de l’argent public dans l’affaire du dépôt de mendicité. Que ce soit dans le domaine privé ou dans le domaine public, m. de Rênal est un sot, orgueilleux et avide d’argent. Au-delà de l’individu, c’est un type que Stendhal épingle comme l’annonce la désignation presque typologique « Un maire ». M. de Rênal est le type même du maire, de l’homme important de province. C’est pourquoi il n’est peut-être pas nécessaire de décrire les autres hommes influents de la ville.

De même, la ville de Verrières constitue le stéréotype de la ville de Province et à travers cette petite ville, Stendhal stigmatise les mœurs de province qu’il a soin d’opposer à celles de la capitale. Si la beauté des paysages et de la nature sont célébrés, le mauvais goût des habitants rendus visibles par les choix architecturaux sont la cible des attaques du narrateur. A la page 50, la lourdeur du parapet recouvert des « pierres de tailles » chers aux habitants s’oppose à la grandeur du paysage : « mes regards ont plongé dans la vallée du Doubs ! Au-delà, sur la rive gauche, serpentent cinq ou six vallées au fond desquelles l’œil distingue fort bien de petits ruisseaux. Après avoir couru de cascade en cascade (…) ». « ces grands blocs de pierre » sont l’antithèse du paysage contemplé. Le mauvais goût est visible et on le retrouve dans le refus de la nouveauté. Pour être considéré, il faut absolument refuser les services de ses « maçons qui au printemps traversent les gorges du Jura pour gagner Paris. Une telle innovation vaudrait à l’imprudent bâtisseur une éternelle réputation de mauvaise tête ». Le narrateur stigmatise l’absence d’ouverture des notables et leur volonté d’entretenir le mauvais goût. On peut voir dans l’Italie, cher à Stendhal, une nouveauté, une esthétique dans le domaine de l’architecture. Le narrateur s’attaque aussi aux mœurs des habitants et à leur goût immodéré pour l’argent et le despotisme. A la page 49, la sagesse « des gens sages et modérés qui distribuent la considération en Franche-Comté » s’oppose à l’exercice du « despotisme », en italique dans le texte. La sentence finales du chapitre 1 est sans appel et exprime l’indignation du narrateur « La tyrannie de l’opinion, et quelle opinion ! ». Quant à l’enfermement, il est à la fois spatial et mental comme le suggère l’épigraphe « Put thousands together / Less bad / But the cage less gay » et la description de la page 47 la « ligne d’horizon fermée par les collines de la Bourgogne » trouve son pendant dans l’ « atmosphère empestée des petits intérêts d’argent dont il commence à être asphyxié ». Les complexes entretenus par la ville de province vis-à-vis de Paris sont source de comique. Le discours indirect libre donne à entendre les médisances des habitants qui pensent être victime des complots parisiens et surestiment ainsi leur importance : « Le parapet de ce mur, pour lequel M. de Rênal a dû faire trois voyages à Paris, car l’avant-dernier ministre de l’Intérieur s’était déclaré l’ennemi mortel de la promenade de Verrières (…). Et, comme pour braver tous les ministres présents et passés, on le garnit en ce moment des dalles de pierre de taille. » (p. 50). Cette suffisance et ce goût du complot transpirent dans l’architecture même de la ville.

La dimension satirique de ces trois premiers chapitres éloigne considérablement le lecteur du genre de la chronique. L’Histoire côtoie la satire et finit par glisser vers le romanesque.

# Un incipit qui permet au lecteur d’entrer dans la fiction :

Si l’épigraphe de Danton donne la « vérité » pour horizon d’attente, il s’avère que cette citation est inventée par Stendhal. La manipulation ne serait donc pas absente de cette « chronique de 1830 » et l’entrée dans l’œuvre constitue un voyage progressif dans la fiction de Stendhal.

**3.1. Une complicité qui n’est pas sans limite :**

Certes le narrateur cherche à gagner la confiance du lecteur afin que ce dernier adhère à sa vision de la province et de ses habitants. Toutefois cette complicité a des limites. L’invention, le mensonge ne sont jamais loin. Stendhal invente des citations comme pour Danton tandis que l’avertissement de l’éditeur laisse le lecteur perplexe face au sous-titre « Chronique de 1830 » indiqué par l’auteur. Si ces « feuilles » ont été écrites en 1827, comment pourraient-elles constituer une chronique de 1830 ? S’il plaisait au lecteur de visiter la ville de Verrières si vraisemblables, il aurait bien du mal à l’identifier. Le toponyme renvoie à dix villes, mais la description évoque à plusieurs égards « Dole » en Franche-Comté. Ces inventions tissées dans le texte ont de quoi alerter le lecteur. De plus, le narrateur met parfois le lecteur en difficulté. Ainsi, l’épigraphe de Hobbes en anglais peut déstabiliser le lecteur (parisien ?) français qui ne maitrise pas cette langue. L’énigme commence et avec elle, les doutes. De même, le lecteur doit voir derrière la réfection des façades à la page 46 l’enrichissement de la classe dominante suite à la chute de Napoléon. Le narrateur n’hésite pas à corriger les erreurs de son lecteur à la page 52 « Rapporter du revenu est la raison qui décide de tout dans cette petite ville qui vous semblait si jolie ». Or, c’est lui qui élabore une description de la ville et qui rapporte un jugement de valeur dans la première phrase. Stendhal s’adresse donc à un lecteur averti qui saura déjouer les pièges de son récit. Si la vraisemblance domine, ces trois chapitres font progressivement entrer le lecteur dans le monde de la fiction.

**3.2. Une entrée progressive dans la fiction :**

Le début du texte est essentiellement explicatif et descriptif. Le discours du narrateur domine. Les deux premiers chapitres sont surtout consacrés à la ville et à ses habitants au travers de la figure du maire. Pourtant, à partir de la fin du chapitre 2, le texte semble glisser vers le récit. Déjà, la réplique du maire à la page 51 fait glisser le texte vers l’anecdotique qui prend le dessus à partir de la page 52 avec le marqueur de temps « C’était pas un beau jour d’automne que M. de Rênal » et l’usage de l’imparfait et du passé simple. Le discours explicatif, même s’il réapparait brièvement parfois (« mais quoique je veuille vous parler de la province (…) » s’efface au profit du récit et du dialogue entre M. et Mme de Rênal lors de la promenade sur le « Cours de la fidélité ». En définitive, le chapitre 3 fait définitivement entrer le lecteur dans un univers romanesque : les complots de Rênal et Vallenod contre le curé Chélan, la vie conjugale d’une provinciale respectable. Alors que le personnage de Rênal était saisi de l’extérieur au chapitre 1 et que le lecteur s’en construisait une représentation mentale avant de connaître son nom et sa fonction au chapitre 1 (« Tel est le maire de Verrières, M. de Rênal »), le portrait de Mme de Rênal à la fin du chapitre 3 est placé sous le sceau de l’omniscience du narrateur : son identité, son caractère sont révélés au lecteur. Seul son physique – extériorité – reste vague. De nombreux personnages font leur apparition. Sorel, d’abord à travers sa scierie, puis en tant que paysan têtu et rusé qui va faire des affaires avec M. le Maire, et enfin à travers son fils. M. de Rênal, sa femme et ses enfants. Le vicaire Maslon et le curé Chélan. Vallenod, le riche directeur du dépôt à la fois complice et rival de M. de Rênal. M. Appert et le marquis de la Mole.

**3.3. Un texte piégé :**

Si le lecteur de 1830 est habitué aux ouvrages qui se défendent d’être des romans et exhibent une grande vraisemblance, ce début de roman éveille en lui des questions. Le maire semble y jouer un rôle considérable. Or, ce ne sera plus le cas par la suite. Le chapitre 3 laisse présager une intrigue en rapport avec un détournement de fonds (réaction de Rênal et Vallenod contre le curé, absence de réponse de Rênal à la remarque naïve de sa femme). La vertu de Mme de Rênal semble assurée. Pourtant, le nom de la promenade si chère à M. de Rênal inscrit dans le texte au seuil de l’œuvre le motif de la fidélité « COURS DE LA FIDÉLITÉ ». L’inscription du nom en lettres capitales et la multiplicité des plaques l’indiquant sont autant de signaux envoyés au lecteur. Les platanes rasés ne serait-il pas le signe d’une virilité mise à mal. Ce toponyme en lettres capitales fait écho au nom de SOREL « écrit en caractères gigantesques » de la page 48. Voilà de quoi attirer l’attention sur l’arrivée du « *précepteur* » annoncée à la fin du chapitre 3. La chute manquée de l’ainé des Rênal rattrapé par sa mère alors qu’il est sur le promontoire peut annoncer le rôle protecteur que cette femme jouera auprès de Julien qui cherche à atteindre les sommets de la société. La machine à clou à l’entrée de la ville et du roman produit un bruit assourdissant qui pourrait être interprété comme celui de la marche du destin. La machine tragique est en route. Les épigraphes mettent en place un jeu entre l’auteur et le lecteur au début de chaque chapitre dont l’unité se trouve ainsi renforcée. De la citation de Hobbes, le lecteur peut retenir le thème de la cage (dont le mot est identique en anglais et en français), de l’enfermement que l’on découvre dans le chapitre 1 ; de celle de Barnave, le thème de la sottise liée à l’orgueil, à la suffisance. Seule l’épigraphe du chapitre 3 semble positive, mais comme il suit le chapitre 2 avec l’épigraphe de Barjavel sur la sottise, le lecteur a tout lieu de penser que cette « Providence » ne sera pas à l’œuvre. La condamnation et l’exil du curé de Verrières sont une illustration de la bêtise des habitants.

**Conclusion :**

Au seuil de l’œuvre *Le Rouge et le Noir*, les trois premiers chapitres mettent en place un monde où l’illusion référentielle est forte. Comme dans une chronique, le narrateur semble égrainer la présentation d’une ville de Province, de son maire et de ses habitants. Pourtant, au déplacement spatial correspond un déplacement dans les strates même du roman. Si le discours didactique du narrateur donne l’illusion d’un incipit informatif, son regard satirique sur la province et ses habitants s’impose peu à peu. De même, le texte glisse de plus en plus vers le récit et vers le roman. Au terme du troisième chapitre, tous les éléments sont en place pour que le personnage principal face son entrée. Le décor de l’action est mis en place. La ville de Verrières, ses habitants et leurs coutumes sont connus du lecteur. De plus, le pacte de lecture est en place : le lecteur sait qu’il doit naviguer entre l’histoire et la fiction tout en étant attentif aux signes semés dans le texte. Julien peut entrer en scène.